

1- Eglise

Moyen-Age : le territoire est donné à l'abbaye de Paimpont, fondée en 645 par Judicaël (576-647), roi de Bretagne (fils aîné de Joël III, roi de Domnonée).

1199 (XIIème siècle) : fondation d'un prieuré sous le vocable de Saint Briec par les moines de Paimpont pour desservir les intérêts religieux de la population environnante Ce prieuré fait partie du diocèse de Saint-Malo, du doyenné de Beignon, et de la sénéchaussée de Ploërmel.

1890 : l'évêque adresse une lettre au préfet du Morbihan pour lui présenter l'état ruineux de l'église et demande sa reconstruction plutôt que des réparations

1891 : une collecte d'argent est lancée

1892 : lancement du projet par le conseil paroissial

1893 : la première pierre est posée.

1896 : les travaux se sont terminés

1897 : bénédiction de la nouvelle église avec une charpente en fer type Eiffel courant à cette époque et un clocher en bois. L'église présente une architecture classique de type roman. Elle abrite un beau vitrail figurant Saint Briec apprivoisant les loups. Les murs porteurs sont en pierre locale

1900 : Le chemin de croix a été offert par Madame de la Blanchardière dont le père était ami avec le frère de Jean-Marie de La Mennais, fondateur des Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel. L'autel et le chemin de croix est en terre cuite d'art.

1959 : électrification des cloches et la sonorisation intérieure de l'église

1970, l'abbé Victor Moquet, recteur de la paroisse décide de remplacer les carreaux lisses de l'origine par des vitraux. Pour financer ce projet, l'abbé Moquet adresse un millier de lettres pour solliciter des dons.

1974 : les vitraux sont financés entièrement par les dons ainsi que quelques travaux de peinture.

1993 : couverture en ardoise refaite pour le centenaire de l'édifice, ce qui avait donné lieu à une exposition et à une fête rassemblant l'ensemble de la population.

2018 : 8 avril : incendie de l'église

2021 : Signature d'une convention avec la Fondation du Patrimoine pour les vitraux et le campanaire
Début des travaux de reconstruction

2023 : Clôture de la collecte de dons : 132 donateurs
Réouverture de l'église

Source commune St Briec de Mauron
Rédaction et photos Denise Derrien et Ouest France

Total des financements apportés par la Fondation du patrimoine		
	Ancienne(s) collecte(s)	31 390 € ✓
	Mécénat et autres aides	10 000 € ✓
Montant global		41 390 €

La reconstruction de l'église en quelques dates et photos

8 avril 2018 : incendie



Février 2021 : début des travaux
Evacuation mobilier et désamiantage



Mai 2021 : Dépose de la charpente en fer
dont certains éléments ont été réutilisés
pour construire la halle communale.

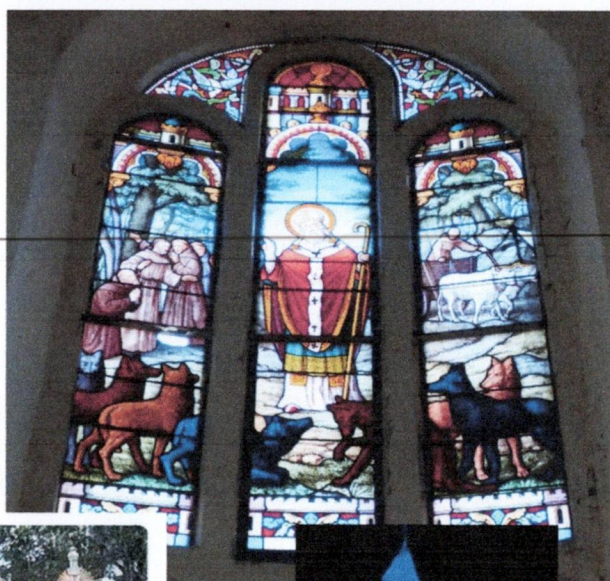


2022 : Pose nouvelle charpente en bois



2022 Restauration des 2 cloches et remplacement du beffroi du clocher campanaire

2022 Restauration des vitraux



17 septembre 2023
Réouverture de l'église et mise en lumière

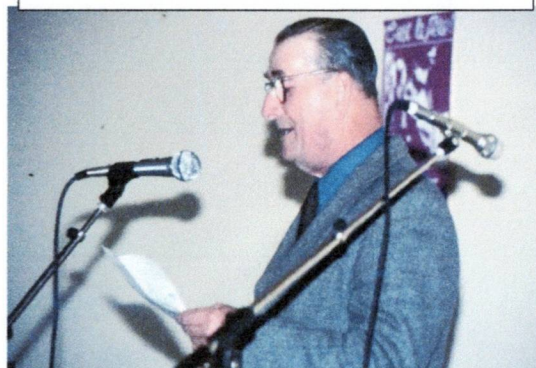


Depuis cinq ans les paroissiens attendaient la réouverture de leur église. Pour cette occasion, les prêtres et les religieuses liés à cette église ont été invités, dont père Jean Gapais et la sœur Madeleine Menier. | OUEST-FRANCE



2 -Les fées de la croix de Mahoué

S. Izel – 1979 – enregistrement public



L'histoire que je vais vous raconter maintenant se passe au mois de février. Le père Izel avait engagé une douzaine de herquelliers pour fagoter. Mais c'étaient vraiment des « faillis » herquelliers [mauvais ouvriers], parce que le midi, ils n'avaient pas encore fait une demi-douzaine de fagots chacun. Alors, le père Izel se dit qu'il fallait faire quelque chose sinon il n'allait rien gagner. Il lui vint une idée.

— Les gars, si vous fagotez bien cette « meriennée » [après-midi], ce soir, je vais vous payer à boire du cidre doux par le fosset ! leur annonça-t-il. Je ne sais pas si vous savez ce que c'est de « boire du cidre doux par le fosset » chez nous, au mois de février, alors qu'on ne boit plus que de la vieille « beissière », la raclure des fûts. Les herquelliers fagotèrent tant et tant l'après-midi, que le soir, le Père Izel était tellement content qu'il leur dit :

— Vous allez chercher vos « couéffes » [épouses], et tout le monde va venir souper à la maison. Ils mangèrent le morceau de lard, le morceau de viande douce, et puis, les bonnes femmes se mirent à chanter des chansons tristes à bérié [pleurer]. Après avoir bien soupé, ils écartèrent les tables, et le père Bubu prit sa bouèze [accordéon diatonique], et tout le monde se mit en place pour la guedelle.

Si bien qu'à force de danser, de sauter, ils attrapèrent une « échalée » [coup de chaud], et commencèrent à avoir soif ; un des ouvriers se rappela la promesse du Père Izel :

— Dis donc, Père Izel, tu nous avais promis de nous donner ton cidre doux à boire par le fosset ce soir, si on avait bien fagoté !

— Oui, oui, mais...

— Mais quoi ?

Le père Izel n'était pas froussard, il était plutôt courageux, mais pour aller chercher son cidre doux, il fallait qu'il passe auprès d'un champ triangulaire, et les vieux racontaient que les soirs de pleine lune - et c'était justement un soir de pleine lune - il arrivait de drôles de choses. Enfin, les ouvriers râlaient tellement, parce que le Père Izel les avait trompés, en promettant qu'ils ne reviendraient plus faire des fagots pour lui, que finalement il prit ses potées pour aller chercher le cidre et partit.

Mais en arrivant au champ triangulaire, au pied de la « cré » [croix] de Mahoué, il entendit un air de musique, comme un laridé. En se demandant qui pouvait bien « sonner » à une heure pareille, il s'approcha pour voir et aperçut douze femmes blanches, avec des cheveux d'or qui leur tombaient jusqu'aux talons, des fées... des fées qui dansaient un laridé « tenant tenant ». Il voulut partir, mais une des fées l'interpella.

— Père Izel, laisse les potées de cidre au pied de la croix et viens danser avec nous !

— Oh non, leur répondit-il, je n'ai pas le temps, moi, il faut que j'aille chercher mon cidre doux.

— Si, le Père Izel, tu vas venir danser avec nous, la ronde n'est pas fermée, il y a une place pour toi. Et si tu ne viens pas, il va t'arriver malheur.

Il fut bien obligé de se mettre à danser « tenant tenant » avec les fées un laridé qui n'en finissait pas. Mais tout d'un coup une des fées s'écria :

— Maintenant, où allons nous ?

Une autre lui répondit :

— Par d'sus hi, par d'sus ha, sur le pont de Nantes.

Ils traversèrent les airs de la Bretagne en dansant un laridé « tenant tenant », **et se retrouvèrent sur le pont de Nantes**. Le Père Izel pensa que ses ouvriers allaient l'attendre avec son cidre doux, aussi lorsqu'une des fées reposa la même question, il répondit aussitôt :

— Par d'sus hi, par d'sus ha, d'où nous venons, nous retournons.

A nouveau ils traversèrent les airs de la Bretagne en dansant. En arrivant dans le champ de la « cré » de Mahoué, il reprit ses potées de cidre et leur dit :

— Dansez va les belles ménagères, dansez va toute la nuit si vous voulez, moi je vais chercher mon cidre doux.

Quand il revint à la maison, les ouvriers râlaient encore parce qu'il était parti depuis plus de trois heures. Le Père Izel leur dit qu'il ne s'était absenté guère plus d'une demi-heure ; mais, peut-être son absence avait-elle été un peu plus longue, vu l'aventure qu'il lui était arrivée du côté de la « cré » de Mahoué. Les anciens le disaient bien qu'il s'y passait de drôles de choses, et lui, le Père Izel, il avait dansé un laridé avec les fées, jusque sur le pont de Nantes.

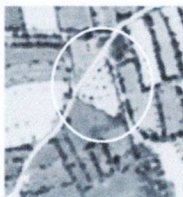
Mais bien sûr, les herquelliers, à moitié instruits, ne croyaient plus aux fées ; comme vous, qui croyez maintenant aux OVNI.

Source « Encyclopédie de Brocéliande » <http://broceliande.brecilien.org>

« Les fées de la croix de Mahoué est un conte collecté en 1979 à Saint-Brieuc de Mauron par Patrick Lebrun auprès de Sylvestre Izel, cordonnier/bourrelier à St Brieuc de Mauron. L'enregistrement de ce conte a probablement été réalisé par Chom'te lors d'une veillée de pays en 1979. — IZEL, Sylvestre, « Les fées de la crê (croix) de Mahoué », Saint-Brieuc-de-Mauron (Morbihan), 1979. (« Archive sonore disponible sur Dastumedia »)



Avant
remembrement,
emplacement
initial près d'une
parcelle en
triangle



Croix de Mahoué offerte il y a plus de 100 ans par Mme Marie-Sainte FORGEUX du village voisin du Bout de Ville. Déplacée de quelques mètres de son emplacement premier.

Cette croix avait été érigée à la croisée de chemins près d'un champ triangulaire, cette forme étant réputée maléfique, une autre version prétendait qu'un trésor y était enterré.



Nouvelle croix offerte en 2024 par Mme Marie-Thérèse EON avec participation financière de l'Association de Sauvegarde du Patrimoine de St Brieuc de Mauron.

Les **croix de chemins** sont des croix monumentales qui se sont développées depuis le Moyen Âge. Elles sont de tailles et de matières variées (bois, granit, etc) et érigées près de lieux parfois entourés de mystère, là où l'on pensait que sorciers et diables venaient y célébrer le sabbat. Elles servaient aussi de repères car érigées en bordure ou à la croisée de routes.

3 – La croix du Tremblay

La croix actuelle du Tremblay est une croix de chemin commémorative d'un accident de bûcheronnage qui a eu lieu à cet endroit juste après la seconde guerre mondiale.

A cette époque, les talus du Tremblay étaient plantés de rangées de chênes servant au bois de chauffage.



La pratique de l'émondage permet de contenir la production de bois de chauffage sur les talus (limitation de la quantité de boisements, au profit des surfaces cultivables) tout en modérant l'ombre portée aux cultures. Parfois, c'est l'arbre entier qui était abattu. L'accident du Tremblay a eu lieu lors de l'abattage d'un arbre.

Léontine Bouédo, qui habitait le village voisin de la Costuais, possédait l'une des parcelles du Tremblay alors bordée d'arbres.



Croix de nos jours



Le Tremblay

Avant 1965 rangée d'arbres sur talus

Léontine Bouédo, qui avait une soixantaine d'années en 1945, célibataire et sans enfants avait demandé à son voisin de la Costuais, Joseph Gaspais, jeune trentenaire, de lui rendre le service de lui abattre un chêne pour en tirer du bois de chauffage.

Nul ne sait exactement comment cette tragédie s'est produite mais l'arbre qu'il était en train de couper est tombé sur lui de manière accidentelle et le jeune homme a perdu la vie.

Léontine, qui était très pieuse, fut durablement bouleversée par cet accident. En mémoire de Joseph Gaspais, elle a fait ériger une croix sur le lieu du drame en 1946.

Elle a fait promettre à ses nièces, Marie, Anne et Thérèse Guillon, de continuer à entretenir cette croix. Ce qu'elles ont fait. Désormais, leurs descendants l'entretiennent toujours.

La croix initiale a été remplacée en 2007 avec le concours du Tro Breiz et est régulièrement repeinte.

Dans la région, la plupart des croix de chemin en bois sont peintes en bleu **parce que dans l'art chrétien le bleu symbolise la fidélité et la foi**. Cette couleur est également associée à la Vierge Marie, symbolisant la pureté, la royauté, et le ciel. Le manteau ou le voile bleu de Marie représente sa protection maternelle et sa pureté.

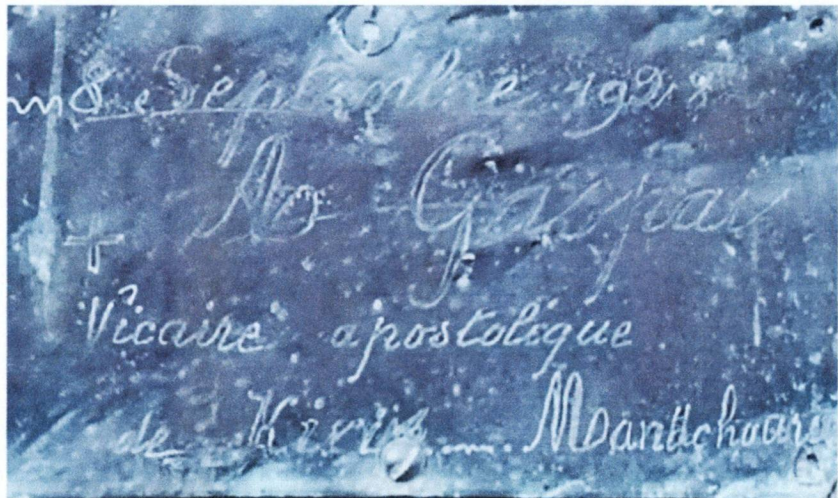


Sources : Anne Sohier– avril 2025 – Rédacteur Denise Derrien

Léontine et sa jeune sœur Anna

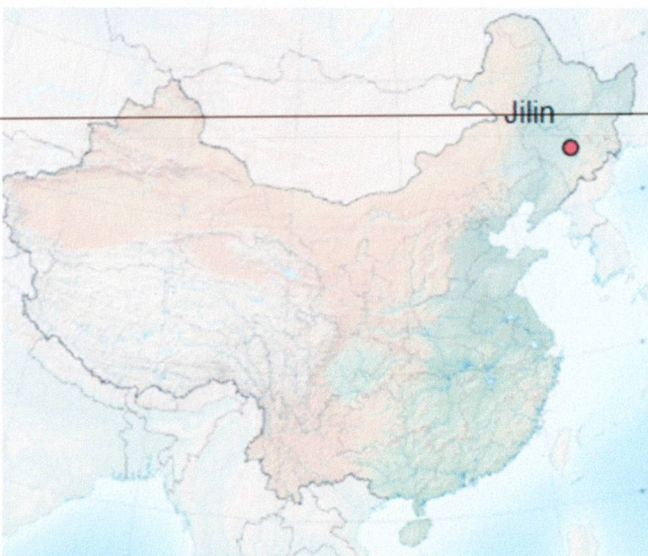
4 – La Croix des Gaspais – La Costuais

La croix en granit actuelle de la Costuais (berceau de la famille Gaspais) date de 1966 lorsque Ludivine et Joseph RIGOLÉ (Ludivine Rigolé née Gaspais était la nièce d'Auguste Gaspais) ont quitté le village après avoir vendu les biens que la famille possédait à la Costuais pour s'installer à Auray. Elle remplace une croix en bois érigée en 1928.



Auguste Ernest Désiré Marie Gaspais, né le 22 avril 1884 dans le village de la Costuais en Saint-Brieuc-de-Mauron dans le diocèse de Vannes et mort le 21 octobre 1952 au château de la Motte à Seysses, est un prêtre missionnaire qui fut **évêque en Mandchourie – appelée de nos jours région du Dongbei- au nord-est de la Chine.**

Auguste Gaspais poursuit ses études secondaires à Ploërmel, puis entre au grand séminaire de Vannes et le 18 septembre 1903 au séminaire des Missions étrangères de Paris. Il part pour Penang le 6 décembre 1906 où il est ordonné prêtre le 7 juillet 1907. Il est aussitôt destiné à la mission de Mandchourie-Septentrionale dont le siège est à Kirin (Jilin aujourd'hui).



Auguste Gaspais apprend la langue à Neng-an-shien jusqu'en 1910, puis il est nommé à la tête du district de Foup-loung-tsuen et de Kou-yu-chou. Il sert sous les drapeaux pendant la Première Guerre mondiale et il est démobilisé en 1919, lorsqu'il retourne en Mandchourie

Un an plus tard, le 16 décembre 1920, le Saint-Siège le nomme **vicaire apostolique** coadjuteur de Pierre-Marie-François Lalouyer, vicaire apostolique de Mandchourie-Septentrionale

Il devient évêque par succession à Kirin, le 17 février 1923.

Auguste Gaspais se dépense sans compter pour sa mission dont le territoire est placé sous influence japonaise après 1905, puis fait partie en 1931 du Mandchoukouo - état fantoche, mis en place et contrôlé par l'empire du Japon entre 1931 et 1945.

Il fait construire plusieurs églises, fait ouvrir des écoles et des dispensaires dont certains sont gérés par les Filles du Saint-Esprit. Il fait venir en 1936 les assomptionnistes, pour diriger le grand séminaire national du Mandchoukouo.

Mgr Gaspais a eu un rôle prépondérant dans sa contribution à la fin de la « querelle des rites ». En effet, le gouvernement du Mandchoukouo avait rendu obligatoire les honneurs rendus à Confucius ce qui posait un cas de conscience aux catholiques du Mandchoukouo. Mgr Gaspais, a été reçu en mai 1935 par Pie XI à Rome pour exposer le problème et en décembre 1939 **le Saint Siège a finalement donné l'autorisation d'offrir un hommage rituel à Confucius et aux ancêtres à la Chine entière en raison de leur caractère civil et non religieux** mettant fin ainsi aux différentes visions de la mission et de l'évangélisation entre les ordres missionnaires jésuites, franciscains et dominicains qui alimentaient cette querelle depuis le XVIIème siècle.

En 1945, Le Mandchoukouo est envahi par l'Armée rouge de l'URSS et cesse d'exister le 15 août.

Auguste Gaspais est élevé par le pape au titre honorifique d'assistant au trône pontifical.

La Mandchourie devient une base de l'armée communiste chinoise et l'ensemble du diocèse est sous administration communiste dès octobre 1948.

En 1949, le Parti communiste chinois dirigé par Mao Zedong (Mao Tsé-toung), victorieux des nationalistes, instaure la République populaire de Chine, déclare officiellement avoir un athéisme d'État et persécute les religions.

Auguste Gaspais est interrogé plusieurs fois et placé en résidence surveillée à Changchuen à partir de juin 1951, puis emprisonné et jugé au motif d'avoir établi la Légion de Marie (la Légion de Marie est une association catholique de laïcs qui se mettent bénévolement au service de l'Église) dans son diocèse et d'être en rapport avec d'anciens officiels du Mandchoukouo.

Il est expulsé à Hong Kong (alors colonie britannique), le 1^{er} janvier 1952

Il rentre en France, vit quelque temps dans sa maison natale de la Costuais puis part à la maison-mère des Sœurs des Missions étrangères à Seysses, près de Toulouse où il meurt subitement en octobre 1952 .

La famille Gaspais compte parmi ses membres de nombreux prêtres et religieuses. A noter que Joseph Gaspais décédé accidentellement au Tremblay était de la même famille.



5- L'habitat rural traditionnel en bauge

La bauge est souvent confondue avec le pisé. Ce dernier est également conçu à l'aide de terre crue, mais utilise pour cela un coffrage. La construction en bauge est plus ancienne, et se passe de coffrage.

Contrairement au pisé et au torchis, un **mur en bauge est donc construit sans bois**. Cette spécificité lui a souvent valu l'image d'une méthode de « construction du pauvre », ce qui n'enlève pourtant rien à ses qualités.

Murs sans coffrage et sans stabilisant d'origine minérale (chaux, ciment) ils sont construits par couches successives de terre d'argile mêlée à des végétaux.

Les couleurs varient du blanc jaune à l'ocre rouge, en passant par toute une palette de jaunes reprenant la gamme des argiles.

La construction en bauge débute par l'édification d'un solin en pierre de hauteur variable (selon les ressources locales et la richesse des propriétaires). La largeur du solin (et donc du mur) peut varier de 50 cm jusqu'à 1 m. Les fondations dépassent rarement 50 cm de profondeur.

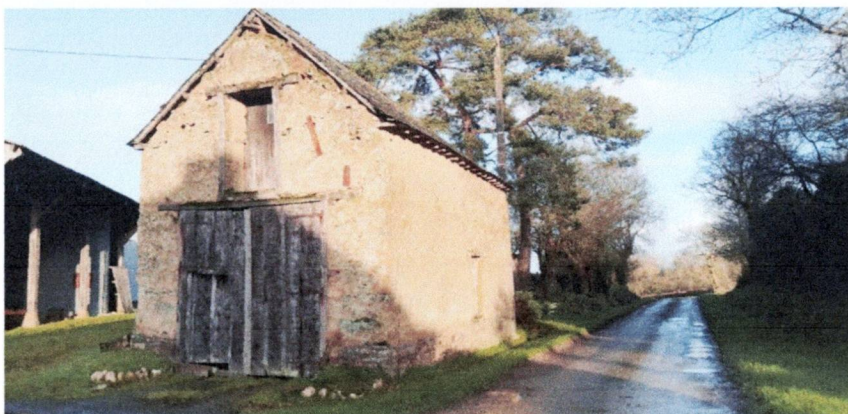
La construction obéissait à un calendrier précis : le creusement des fondations était effectué l'hiver, le mur de fondation (solin) au printemps.

La terre est généralement extraite près du lieu de la construction sous la couche de terre végétale. Cette terre doit être moyennement argileuse : suffisamment pour qu'elle possède une bonne cohésion, pas trop pour qu'elle ne fissure pas.

En premier lieu, le mélange de terre et de fibres végétales est piétiné par les hommes ou des animaux. Des boules sont alors façonnées et lancées au maçon qui les pose sur le mur, où elles sont triturées afin de se fondre en une structure monolithique. Le mur encore frais est généralement battu avec un bâton pour refermer les fissures, puis les faces irrégulières sont découpées à l'aide d'un outil tranchant. La hauteur de mur réalisable en une journée est limitée : encore à l'état plastique, la terre risque en effet de s'affaisser sous son propre poids. Il faut procéder en plusieurs couches, et attendre que le mur sèche entre les levées.

La maison abrite souvent sous un même toit, gens, bêtes et grains. Au rez-de-chaussée sont la pièce commune et l'étable. Au-dessus du logis et de l'étable, le grenier abrite le foin.

L'abandon quasi total de la bauge en France dès la première moitié du XX^e siècle a de quoi surprendre. Mais l'importante **manutention** qu'elle requiert explique en partie cette désaffection. La technique est en effet très gourmande en temps et en huile de coude.



Grange début XX^e siècle

La Costuais – St Brieuc de Mauron

Ce patrimoine bâti date majoritairement du 18^e et 19^e siècle.

La construction en bauge s'arrête subitement au lendemain de la Première Guerre mondiale, du fait de la disparition de nombreux maçons qualifiés entraînant la perte du savoir-faire, la pénurie de main d'œuvre et l'apparition de matériaux de construction industriels.

Délaissées et malaimées, les constructions en bauge semblaient être vouées à une lente disparition. Heureusement, on assiste depuis quelques années à un changement d'image et à une prise de conscience de l'intérêt patrimonial, historique, écologique et esthétique des maisons en terre.

En effet, contrairement à ce que laisserait présager leur caractère traditionnel, les constructions en bauge présentaient avant l'heure les critères écologiques et de confort qui sont aujourd'hui recherchés dans les habitations modernes.

La bauge est durable : des maisons en bauge ayant plusieurs centaines d'années sont encore debout si on leur a bien conservé « **les pieds et la tête au sec** » .

En outre, la **capacité d'inertie** de ce matériau lui permet de stocker la chaleur et de la restituer avec un décalage : la nuit, quand la température décline, une façade sud pourra diffuser la chaleur emmagasinée le jour. Inversement, la fraîcheur stockée la nuit permettra de tempérer les heures diurnes.

Extraite localement la bauge est **économe en émissions de carbone**. Peu transformée, facilement réemployable, elle ne génère ni déchets, ni pollution.

C'est pour toutes ces raisons que l'on assiste aujourd'hui à un véritable renouveau de l'utilisation de la bauge et plus largement de la construction en terre crue, puisqu'elle s'invite au cœur des débats environnementaux.

*Pour en savoir plus : **ECOMUSEE DE LA BINTINAIS** - Route de Châtillon-Sur-Seiche - 35200 Rennes
<https://www.ecomusee-rennes-metropole.fr/decouvrir-lecomusee/le-musee/>*

Source : https://maisons-paysannes.org/wp-content/uploads/woocommerce_uploads/2020/02/MPF-215-pour-BAT-BD.pdf
Rédaction Denise Derrien -

6- Chapelle de la Ville Tual

La chapelle de la Ville-Tual, à un kilomètre du bourg, a été bâtie par M. Jean Eon, curé, en 1659 **sous le patronage de Notre-Dame de Toutes-Aides**. Propriété de la paroisse, elle été restaurée en 1892 et 1990. Chaque année, on s'y rendait en procession le 15 août depuis le bourg de St Briec de Mauron, et on y chantait les offices le 8 septembre (Fête catholique de la nativité de la Vierge Marie). **Sur les deux pignons, on peut voir le blason de la famille Troussier.**



Le nom de Notre-Dame de Toutes-Aides date probablement du début du XII^{ème} siècle.

En effet, beaucoup de d'édifices religieux étaient simplement appelées « chapelle de la Vierge » ou « église Notre Dame » si le lieu de culte était plus grand.

Pour les distinguer les uns des autres, on ajouta à leur nom le genre de grâces obtenues. On parle alors de Notre-Dame de Toutes-Grâces, de Bon Secours, de Grand-Pouvoir, etc...

Au-dessus du portail une pierre de granit gravée sur laquelle on peut lire assez difficilement « **Notre Dame de Tout Aide, dotée et faite faire par Dom Jean Eon 1659** »



De nos jours, une messe y est toujours célébrée le 14 août avec une petite procession autour de la chapelle.

La chapelle abrite une belle Vierge à l'Enfant en bois taillé du 16^{ème} siècle inscrite depuis 1983 au titre d'objet mobilier de la conservation des antiquités et objets d'art du Morbihan – dossier de protection DOM AD MORBIHAN n°3Fi-212-07.

Elle abrite également 2 tableaux du 16^{ème} dont on ignore l'origine, représentant des dominicains. L'un est en prière et l'autre, tonsuré, tient une croix papale dans la main droite.



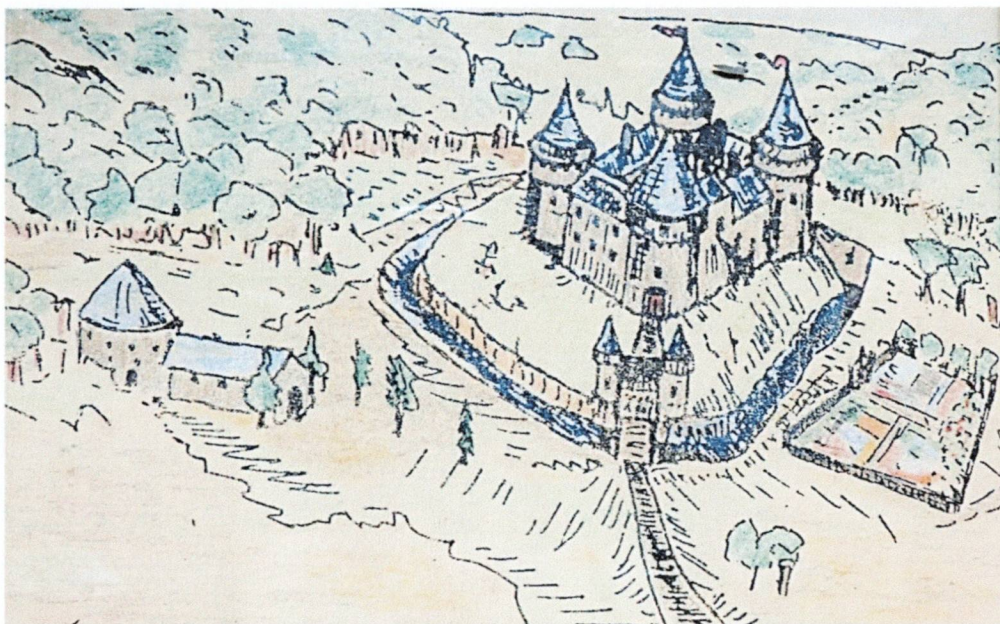
statue : Vierge à l'Enfant

© Monuments historiques

Inscrits au titre d'objets mobiliers de la conservation des antiquités et objets d'art du Morbihan depuis 1983 – dossiers de protection DOM AD MORBIHAN n°3Fi-212-08 et 3Fi-212-09. Leur état assez dégradé nécessiterait une restauration soumise à l'approbation préalable et sous le contrôle des Monuments historiques.

7 – MANOIR DE LA GAPTIERE – Une histoire tumultueuse

La Gaptière ou Gabetière a d'abord été un château fort, habité dès **1426** par la famille Troussier. Il n'en reste de nos jours que des pans de murs enfouis sous la végétation et des vestiges de douves.



Dessin du château fort de la Gabetière (ancien nom) tel qu'il pouvait l'être – non attesté.

Les **Troussier** érigent la Gaptière en vicomté, en 1657, avec un droit de haute, moyenne et basse justice
La commune de St Brieuc de Mauron porte les armes (blason) de la famille Troussier.

Par la suite Gilles Troussier, vicomte de La Gaptière, vend ses biens, à **Joseph de Volvire**, comte du Bois de la Roche. Philippe de Volvire, vend la Gaptière en 1748, au **marquis Judes Vincent de Saint-Pern de Champalaune**, nouveau propriétaire du Bois de la Roche.

La Gaptière comprenait alors son château, ses neuf métairies, ses deux moulins, son greffe et ses rôles rentiers.

Au cours de la Révolution, du 19 janvier au 5 février 1790, la grande majorité des paroisses situées aux alentours de Ploërmel se révolte contre leurs seigneurs. Six mois après les doléances exprimées dans les cahiers de chaque paroisse, les paysans passent aux actes.

Dans le cadre de cette insurrection agraire, les paysans de Guilliers et de St Brieuc de Mauron, vassaux des de Saint-Pern, vont réclamer au marquis René Célestin Bertrand de Saint-Pern du Bois de la Roche la fin des droits féodaux. Devant son refus, ils se rendent au château fort de St Brieuc de Mauron alors inhabité car en mauvais état mais propriété des de Saint-Pern et achèvent de le démolir.

La famille de Saint-Pern a finalement a vendu le domaine à **Alexandre Nouël de la Touche**, originaire de Mayenne. Ce dernier était avocat à Ploërmel et a épousé Anne-Marie Chardevel, fille du procureur royal de la sénéchaussée de Ploërmel, originaire du hameau de Bourrien en St Brieuc de Mauron. C'est leur fils, Pierre-Marie Nouël de la Touche qui a fait raser ce qui restait du château-fort et fait construire en **1817** le manoir actuel de type malouinière.

D'héritage en héritage, les biens passent en 1946 de la famille **des Prez de la Morlais** aux **Sioc'han de Kersabiec** dont les tout premiers ancêtres sont originaires du Léon – nord Finistère.

8- LE CHENE DES LAVANDIERES



Au bout d'une ancienne digue qui autrefois retenait les eaux de ruissellement dans une large dépression, le chêne des lavandières surplombe une petite clairière.

Dans cette partie du bois, **on venait laver son linge**. Depuis **250 ans**, ce chêne a dû entendre bien des histoires car chez les **lavandières**, une langue qui n'était pas bien pendue était rare. Ici comme ailleurs en Bretagne, il y avait les lavandières de jour, femmes de chair et d'os, et les lavandières de nuit, sorcières qui pouvaient se transformer à volonté. Alors ne soyez pas étonné si, en allant lui rendre visite, vous avez entendu s'agiter les branches de ce chêne. C'était soit le souffle du vent, soit bien autre chose...

LE CHENE SESSILE (*Quercus petraea*) – A TOUT SEIGNEUR TOUT HONNEUR

C'est le roi de la forêt française : le chêne sessile, dont les plus hauts atteignent 40 mètres, règne sur nos massifs. Aussi appelé « Chêne rouvre » (d'où est tiré le nom de nombreux lieux-dits), il peut vivre 500 ans.

Espèce symbole de puissance et de noblesse, emblème des rois, le chêne est le seigneur de nos forêts. Déjà pour les Celtes, il représentait un temple naturel sur lequel le gui était coupé par les druides pour les cérémonies. Puis durant des siècles, c'est sous ses ramures souvent plus larges que hautes qu'était rendue la justice.

Attribut des puissants, le chêne permettait aux plus généreux d'entre eux de faire œuvre de charité en laissant le bétail du peuple paître dans leur forêt et se délecter des glands. Grâce à ces fruits, les sangliers pouvaient passer l'hiver. Bien repus, ces animaux servaient ensuite de nourriture aux hommes.

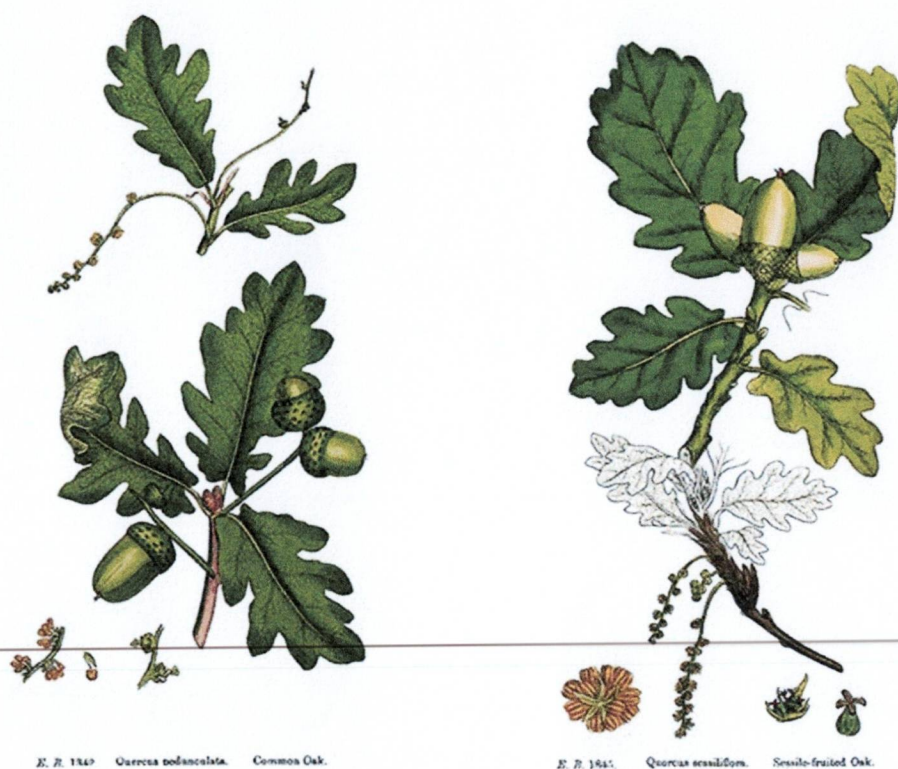
Arbre de justice qui attire la foudre, le chêne fut également l'arbre des contrats. Gare à celui qui rompait un pacte, l'éclair ne tardait pas à le frapper. Dans les contes populaires, le chêne offre souvent sa protection aux plus démunis.

Ainsi, quelle que soit la condition de l'homme, le chêne est un précieux repère pour lui, que ce soit aux plans symbolique ou utilitaire.

Arbres de charpentes de navires, de châteaux et de cathédrales, les chênes sessiles et pédonculés couvrent actuellement un tiers de la forêt française.

Face au changement climatique et à l'augmentation de la sécheresse, la question du dépérissement des forêts est primordiale : elles sont des réservoirs de biodiversité et permettent également de stocker massivement le carbone et d'atténuer l'effet de serre. Les chênes sont des arbres emblématiques des forêts d'Europe et d'Amérique, que l'on pensait très vulnérables à la sécheresse.

Grâce à une technique d'optique innovante, des scientifiques de l'INRAE -Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement- de Bordeaux et des universités de Berkeley et Stanford en Californie ont étudié la tolérance à la sécheresse de différentes espèces de chênes. Leurs résultats, montrent que les espèces de chênes ont évolué vers une plus grande résistance à la sécheresse pour coloniser des zones climatiques plus arides et qu'ils possèdent aujourd'hui une marge de sécurité relativement importante pour faire face au changement climatique.



Plus de 200 espèces de chênes poussent à travers le monde, dont 27 en Europe. Le chêne pédonculé est l'une des deux espèces de chêne naturellement présentes en Bretagne, l'autre étant le chêne sessile (ou rouvre). Cette essence est certainement la plus familière de nos paysages bocagers où elle occupe la plupart des haies arborées. C'est principalement grâce à un oiseau, le geai, qui transporte ses glands sur plusieurs kilomètres, que le chêne pédonculé gagne de nouveaux espaces libres où il confirme sa réputation de colonisateur.

Le chêne sessile (ou rouvre) et le chêne pédonculé sont des cousins proches. Physiquement, ils se ressemblent beaucoup, et à qualité égale, leur bois a les mêmes usages. Voici un indice pour les différencier :

Chêne pédonculé : le gland avec sa cupule est rattaché à la branche par un long pédoncule. Le gland a une forme allongée, proche de celle d'un cylindre. Lorsque plusieurs glands se trouvent sur un même pédoncule, ils sont nettement séparés les uns des autres.

Chêne sessile : les glands et les cupules sont directement fixés sur le rameau. Le gland a une forme voisine de celle d'un oeuf, plus large à la base. Sur la branche, les glands sont groupés en amas.

9 – LA PILERIE AU PRESOIR – FABRICATION DU CIDRE

Pendant longtemps en Bretagne, le **cidre** a été la boisson la plus consommée. Avant que les terres ne soient remembrées pendant la décennie 1970, la moindre parcelle de terre contenait plusieurs pommiers. La fabrication du cidre était donc un moment fort dans la vie de la ferme.



St Brieuc de Mauron – route de Mauron – 2022
Photos aériennes - Source IGN Remonter le temps

Même route en 1965 : les pommiers avant remembrement

Pour faire un cidre équilibré qui se conserve bien, les anciens utilisaient souvent plusieurs variétés de **pommes** :

- des pommes douces, riches en sucre à l'origine de la saveur sucrée et de la teneur en alcool.
- des pommes amères qui contiennent beaucoup de tanin et facilitent la clarification et la conservation.
- des pommes acides qui donnent au cidre une certaine fraîcheur et l'empêchent de noircir.

La récolte avait lieu suivant la variété des pommes, en octobre, novembre. Muni d'une longue perche, on secouait les branches pour faire tomber les pommes arrivées à maturité. Ensuite venait le ramassage. Les pommes réservées pour la fabrication du cidre étaient mises en tas.

A l'aire de loisirs des Mafrais, la commune de St Brieuc de Mauron possède un verger communal qui a été planté dans les années 1990. Il est mis à la disposition du Comité d'animation pour les pommes servant à faire le cidre ou le jus de pommes que les bénévoles fabriquent lorsqu'il y a suffisamment de pommes pour le faire.



Le verger communal en été



Récolte au verger communal - Novembre 2021

Pour faire du cidre, le jour de la « pilerie », on doit respecter plusieurs étapes :

Le broyage

Ce travail est effectué par un moulin activé manuellement à l'aide de deux volants placés de chaque côté. Dans les années 60 les moulins à moteur ont pris le relais. Les pommes sont broyées et tombent dans un cuveau de bois. Ces pommes broyées constituent le marc.



La préparation de la motte

Le marc est ensuite disposé sur la table du **pressoir** en couches successives de 10 à 12 cm séparées par de la paille de blé. Cette paille contribue au bon goût du cidre et permet un bon écoulement du jus. Il faut acquérir un tour de main pour bien la disposer en allongeant les brins

Pour bien égaliser la pulpe en couche régulière, on s'aide d'une « carrée » qui permet de retenir la pulpe, de la niveler.

« Monter la motte », couche après couche, de façon parfaite pour qu'elle se tienne lors du pressurage, demande un savoir-faire que seule une longue expérience permet d'acquérir.

Une fois terminé, on dispose des planches sur le dessus de la motte et on les recouvre de madriers



Montage de la motte par les **bénévoles** du Comité d'Animation de St Brieuc de Mauron

Le pressurage

Quand tout est mis en place on descend le mouton (grosse pièce de bois) et à l'aide de la vire (vis du pressoir) on serre deux ou trois fois. Le jus commence à suinter et à s'écouler tranquillement dans une cuve. La motte se tasse progressivement. Le lendemain et les jours suivants, on serre à nouveau. La motte est ensuite recoupée avec un « couteau de pressoir » au droit de tous les côtés. Ce marc est remis sur le dessus de la motte et on presse à nouveau. Une fois le marc complètement pressé, on desserre la vire et l'on enlève les madriers.



La mise en barriques et le soutirage

Le jus de la cuve est alors versé dans les barriques à l'aide d'un entonnoir. Ces barriques et fûts ont été au préalable lavés une fois à l'eau bouillante additionnée de cristaux de soude et rincés plusieurs fois à l'eau froide. Cette opération permet aussi de dilater le bois pour le rendre étanche et éviter les fuites.

On attend une dizaine de jours pour faire le premier soutirage.

L'opération consiste à transvaser le cidre dans une autre barrique pour séparer les impuretés du jus de pommes. Plusieurs soutirages sont nécessaires.

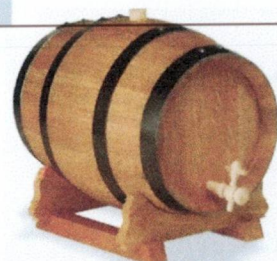
Une fois le jus débarrassé des impuretés, il est transvasé dans une dernière barrique où se déroule la plus grande partie de la fermentation. La fermentation permet la transformation du sucre en alcool.

Dans les fermes, une clé insérée dans le bas du fût permettait de tirer le cidre dans des pichets pour le repas. On vidait les barriques les unes après les autres tout au long de l'année. On a aujourd'hui un peu oublié le goût de ce cidre tiré à la clé, très peu ou pas du tout pétillant. Au début du 20^e siècle, on buvait souvent un litre de cidre par personne et par repas principal, et un nombre parfois considérable d'autres litres entre les repas. Le cidre bouché (mis en bouteilles) était rare et réservé aux grandes occasions.

Montage de la motte à l'aide de la carrée



Couteau de pressoir



Clés de barrique

Pour faire du bon cidre plusieurs variétés de pommes sont nécessaires.